



L'année de mes
douze ans,
j'ai appris à mentir
j'ai appris que
mes paroles et
mes actes avaient des
conséquences.

Mon
existence
s'est
mise à
tourbillonner,
non
seulement
à cause de
la guerre
qui avait
entraîné
le monde
entier dans
la violence et
les hurlements,
mais à cause
de la fille au
cœur noir qui
chargea tout.

La combe aux Loups

Lauren Wolk



Pendant
toute
cette
période
d'incertitude,
il m'était
impossible,
je le savais,
d'aller me
cacher
dans la
grange
avec un
livre et
une pomme,
puis de
laisser les
événements
s'enchaîner
sans moi.

Le livre

Elle n'a pas le choix, Annabelle. Pour se rendre à l'école avec ses deux petits frères, depuis la ferme où elle habite, elle doit traverser la combe aux Loups.

Tout le monde a oublié depuis longtemps pourquoi cet endroit de la forêt s'appelle ainsi. Mais il y rôde toujours des créatures un peu sauvages : Betty, une fille experte en mauvais coups, et Toby, un marginal, un silencieux, vétéran du premier conflit mondial.

Aux États-Unis, en 1943, la guerre est une réalité lointaine. Mais un drame se prépare non loin d'Annabelle. Et quand on va avoir douze ans, on n'est pas encore très armé face aux mystères et aux cruautés de la vie.

L'auteure

[Lauren Wolk](#) est romancière, poète, artiste visuelle et directrice associée au Centre culturel de Cape Cod. *La combe aux Loups* est son premier roman pour la jeunesse : sélectionné à maintes reprises dans divers prix, il a obtenu le New England Book Award en 2017.

Lauren Wolk

La combe aux Loups

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Anne de Béro



L'école des loisirs
11, rue de Sèvres, Paris 6^e

À ma mère

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition française

© 2016 by Lauren Wolk

Titre de l'édition originale : « Wolf Hollow »

(Dutton Children's Books, Penguin Young Readers Group, New York)

Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications

destinées à la jeunesse : mars 2018

Dépôt légal : mars 2018

Imprimé en France par XXXX

à XXXX

ISBN 978-2-211-23446-7



Prologue

L'année de mes douze ans, j'ai appris à mentir.

Je ne parle pas ici de ces petites histoires que les enfants inventent. Je parle de vrais mensonges, nourris par de vraies peurs, je parle de choses que j'ai dites et faites et qui m'ont arrachée à la vie que j'avais toujours connue pour me précipiter dans une nouvelle vie.

C'est à l'automne 1943 que mon existence, jusque-là paisible, s'est mise à tourbillonner, non seulement à cause de la guerre qui avait entraîné le monde entier dans la violence et les hurlements, mais à cause de la fille au cœur noir qui arriva dans nos collines et changea tout.

Parfois, j'éprouvais une telle confusion que je me sentais comme le fuseau d'un rouet pris dans le fracas et le mouvement, mais, pendant toute cette période d'incertitude, il m'était impossible, je le savais, d'aller me cacher dans la grange avec un livre et une pomme, puis de laisser les événements s'enchaîner sans moi. Il m'était impossible de fêter mon douzième anniversaire et de ne pas gagner mon pain – par là j'entendais mériter ma place, ma petite

parcelle d'autorité, la possibilité de compter pour quelque chose.

Mais ce n'était pas tout.

L'année de mes douze ans, j'ai appris que mes paroles et mes actes avaient des conséquences.

Des conséquences telles que, parfois, je n'étais plus certaine de vouloir porter un tel fardeau.

Mais je l'ai quand même pris, et je l'ai porté de mon mieux.



1

Tout a commencé avec la tirelire en porcelaine que ma tante Lily m'avait offerte pour mon cinquième Noël. C'est ma mère qui a remarqué sa disparition.

– Est-ce que tu as caché ta tirelire, Annabelle ?

Elle était en train de récurer le plancher de ma chambre pendant que je rangeais mes habits d'été. Elle avait dû remarquer que la tirelire n'était plus là parce qu'il n'y avait pas grand-chose dans ma chambre, à part les meubles et la fenêtre, un peigne, une brosse et un livre posé à côté du lit.

– Personne ne va te prendre tes affaires, tu n'as pas besoin de les cacher.

Elle était à quatre pattes et frottait si fort que tout son corps bougeait sous l'effort. Je voyais les semelles de ses chaussures de travail, ce qui était inhabituel. J'étais heureuse qu'elle ne puisse pas voir mon visage. Je pliais une robe du dimanche horriblement rose qui, je l'espérais, serait trop petite pour que je la remette au printemps suivant. Mon visage devait être de la même couleur.

À mon retour de l'école, ce jour-là, j'avais fait tomber mon petit cochon de porcelaine en le secouant pour en faire sortir un penny. Il s'était brisé en mille morceaux. Les pièces que j'économisais depuis des années s'étaient éparpillées. Il devait bien y en avoir pour plus de dix dollars. J'étais allée enterrer les morceaux de porcelaine au-delà du potager et j'avais mis les pièces dans un vieux mouchoir dont j'avais noué les coins avant de cacher ce petit paquet dans une botte fourrée, sous mon lit, avec la pièce d'un dollar en argent que mon grand-père avait prélevée sur sa collection et qu'il m'avait donnée pour mon dernier anniversaire.

Je n'avais jamais mis ce dollar dans ma tirelire car je ne le considérais pas comme de l'argent. C'était comme une médaille que j'imaginai porter un jour, tant la femme représentée sur une des faces me paraissait belle, resplendissante et sérieuse, sous sa couronne ornée de piques.

J'avais décidé que je donnerais un penny, peut-être plus, à la fille malveillante qui m'attendait sur le chemin de la combe aux Loups, mais que je ne me séparerais pas de ce dollar en argent.

Chaque jour, j'allais à l'école à pied avec mes frères, Henry, neuf ans et James, sept ans. Nous descendions le chemin et traversions la combe aux Loups. Le soir, nous faisons le trajet en sens inverse pour rentrer. Et c'est là qu'une fille, plus âgée que moi, grande et cruelle, m'avait dit qu'elle m'attendrait après l'école.

Cette Betty, une fille de la ville, avait été envoyée chez ses grands-parents, les Glengarry, dont la ferme s'élevait au-dessus de la berge de Racoon Creek, au bout de la route qui menait à notre ferme. Depuis qu'elle avait débarqué à l'école, trois semaines auparavant, elle me faisait peur.

On murmurait qu'elle avait été envoyée à la campagne parce qu'elle était *incorrigible*, un mot que j'avais dû chercher dans le gros dictionnaire de l'école. Je ne savais pas si vivre à la campagne avec ses grands-parents était censé être une punition ou un remède mais, quoi qu'il en soit, je trouvais injuste qu'on nous ait infligé sa présence, à nous qui n'avions jamais rien fait de très grave.

Elle était arrivée en classe un beau matin, sans tambour ni trompette, et sans guère d'explications. Nous étions déjà presque une quarantaine d'élèves dans une petite école qui n'avait pas été construite pour en accueillir autant. Certains devaient partager un bureau, s'asseoir à deux sur un banc prévu pour un, se retrouver côte à côte pour écrire et faire leurs opérations sur un pupitre incliné, et entasser deux séries de livres dans le petit coffre sous l'abattant profondément entaillé.

Cela ne me dérangeait pas trop parce que je partageais une place avec mon amie Ruth, une petite brune aux lèvres rouges et à la peau pâle qui parlait d'une voix douce et portait des robes toujours impeccablement repassées. Ruth aimait lire autant que moi, nous avions donc quelque chose d'important en commun. Et comme

nous étions toutes les deux fluettes et que nous prenions des bains régulièrement (ce qui n'était pas le cas de tous les élèves de la classe), s'asseoir côte à côte n'était pas si désagréable.

Lorsque Betty est arrivée ce matin-là, Mrs Taylor, notre institutrice, lui a dit bonjour. Betty est restée debout dans le fond de la classe, sans répondre, les bras croisés.

– Les enfants, voici Betty Glengarry.

On aurait dit un nom tiré d'une chanson.

Il était d'usage de répondre « Bonjour », ce que nous avons fait. Betty, elle, nous a regardés sans un mot.

– Nous sommes un peu serrés, Betty, mais nous allons te trouver une place. Va accrocher ton manteau et ta gamelle.

Nous avons gardé le silence, en attendant de voir où Mrs Taylor allait faire asseoir Betty, mais avant qu'elle ait eu le temps de lui désigner une place, une fille maigre nommée Laura, qui avait dû avoir un pressentiment, a ramassé ses livres et est allée se glisser à côté de son amie Emily, ce qui a libéré un pupitre.

Ce pupitre est devenu celui de Betty, juste devant celui que je partageais avec Ruth. Au bout de quelques jours, j'avais des boulettes de papier mâché collées dans les cheveux et de minuscules marques rouges et douloureuses sur les jambes parce que Betty se penchait en arrière pour me piquer avec son crayon. La situation était pénible mais j'étais soulagée qu'elle m'ait choisie comme souffredouleur plutôt que Ruth, qui était plus petite et plus frêle

que moi. Et puis j'avais des frères qui m'avaient infligé bien pire, alors que Ruth était fille unique. Pendant la semaine qui suivit l'arrivée de Betty, je décidai de faire le dos rond en espérant que ses petites attaques passeraient avec le temps.

En d'autres circonstances, le professeur aurait sans doute remarqué ce qui se passait, mais Mrs Taylor n'avait pas le choix : elle considérait que ce qui se déroulait dans son dos ne méritait pas son attention. Comme elle était la seule institutrice, elle faisait venir chaque niveau, l'un après l'autre, sur les chaises installées au premier rang près du tableau, pendant que les autres élèves restaient assis à leur place et travaillaient en attendant leur tour.

Certains garçons, les plus âgés, passaient le plus clair de la journée à somnoler. Quand ils se réveillaient pour prendre leur tour près du tableau, ils manifestaient un tel dédain que j'avais l'impression que Mrs Taylor écourtait leur leçon. Ces grands gaillards qui pouvaient se rendre utiles à la ferme de leurs parents ne voyaient pas l'intérêt d'aller à l'école où l'on n'apprenait ni à semer, ni à récolter, ni à élever du bétail. Ils savaient pertinemment que, si la guerre continuait jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour partir combattre les Allemands, l'école ne leur servirait à rien. Être fermier ou éleveur et nourrir ainsi les soldats, c'est cela qui leur éviterait peut-être de partir à la guerre, ou les rendrait suffisamment forts pour se battre, mais pas l'école.

Mais pendant les mois d'hiver, les travaux qu'on leur

demandait de faire chez eux étaient monotones et pénibles : réparer les clôtures, les toits des granges et les roues des charrettes. Entre passer une journée à somnoler et à chahuter avec les autres garçons à la récréation, ou travailler dans le vent glacial, ils choisissaient généralement l'école – si leur père était d'accord.

Lorsque Betty arriva en ce mois d'octobre, le temps était encore doux et ces voyous ne venaient pas régulièrement. Si elle n'avait pas été là, l'école aurait été un endroit paisible, du moins jusqu'à ce que tout s'effondre en ce terrible mois de novembre et que je sois obligée de réciter tout mon catalogue de mensonges.

À l'époque, je ne connaissais pas le terme qui aurait décrit Betty avec précision ou qui aurait dit ce qui la rendait différente des autres enfants. En moins d'une semaine, elle nous avait appris une dizaine de mots que nous n'aurions pas dû savoir, elle avait renversé une bouteille d'encre sur le chandail d'Emily, et elle avait dit aux plus petits d'où venaient les bébés, quelque chose que ma grand-mère venait juste de m'apprendre au printemps précédent avant la naissance des petits veaux. Ma grand-mère avait abordé le sujet avec la délicatesse et l'humour d'une femme qui avait eu plusieurs enfants auxquels elle avait donné la vie sur le lit qu'elle partageait encore avec mon grand-père. Mais pour les petits de l'école, la chose ne s'était pas faite avec douceur. Betty le leur avait dit de façon cruelle. Elle les avait terrifiés. Pire encore, elle leur avait dit que s'ils en parlaient à leurs parents elle les sui-

vrait dans les bois après l'école et les frapperait, comme elle l'a fait plus tard avec moi. Peut-être même qu'elle les tuerait. Et tout comme moi, ils l'avaient crue.

Quand je menaçais mes frères de les tuer et de leur arracher bras et jambes, ce qui pouvait m'arriver dix fois par jour, ils me riaient au nez et me tiraient la langue, alors que Betty, d'un seul regard, les clouait sur place. Ils n'auraient donc sans doute pas pu faire grand-chose s'ils avaient été à mes côtés le jour où, traversant la combe aux Loups, j'ai vu Betty surgir de derrière un arbre et me couper le chemin.

Plus petite, j'avais demandé à mon grand-père pourquoi on appelait cet endroit la combe aux Loups.

– Autrefois, les gens y creusaient des trous très profonds, pour attraper les loups, me répondit-il.

Avec lui, nous étions huit à habiter cette ferme qui appartenait à notre famille depuis un siècle, trois générations rassemblées sous un même toit après que la grande crise eut forcé tout le monde à se serrer la ceinture et qu'elle eut fait de notre ferme le plus bel endroit sur terre. Maintenant qu'une nouvelle guerre mondiale faisait rage, beaucoup de gens cultivaient des « potagers de la victoire » pour subvenir à leurs besoins, mais chez nous, c'était toute la ferme qui était un immense potager de la victoire auquel mon grand-père avait consacré sa vie.

C'était un homme sérieux qui me disait toujours la vérité, ce qui n'était pas toujours ce que je voulais entendre ;

mais parfois, je la lui demandais quand même. Le jour où je l'avais questionné sur la combe aux Loups, il m'avait répondu, malgré mes huit ans.

Il était assis sur une chaise près du poêle dans la cuisine, les coudes appuyés sur les genoux, les mains pendantes, les pieds nus et tout blancs, prêt à enfiler ses chaussures. À d'autres moments de l'année, il avait l'air d'un jeune homme, les yeux grands ouverts, mais ce matin-là, même si l'on n'était qu'en juin, il avait l'air épuisé. Le haut de son front était aussi blanc que ses pieds, mais son nez et ses joues étaient bruns comme ses mains et ses bras, jusqu'à l'endroit où il relevait ses manches. Il avait beau passer une bonne partie de la journée assis à l'ombre à faire de menus travaux, je savais combien il était fatigué.

– Pourquoi les gens voulaient-ils attraper des loups ?

On ne pouvait pas traire un loup, ni l'atteler à une charrette, ni le manger pour son dîner, ou du moins, je ne le pensais pas.

– Parce qu'ils étaient trop nombreux dans les environs.

Il ne me regardait pas. Il fixait ses mains tannées comme du cuir, mais sur lesquelles il avait pourtant, à la base du pouce, une ampoule à vif après avoir aidé mon père à repiquer des semis.

– Ils mangeaient les poulets ? demandai-je.

Parfois, je me réveillais le matin en entendant ma mère pousser des cris pour chasser un renard qui s'était intro-

duit dans le poulailler. Je n'étais pas certaine qu'elle s'y serait prise de la même manière contre un loup. Mon grand-père se redressa et se frotta les yeux.

– Entre autres. Il n'y avait plus assez de chasseurs de loups, alors ils devenaient trop hardis, et trop nombreux.

J'imaginai un puits rempli de loups.

– Les gens, ils les tuaient après les avoir fait tomber dans le trou ?

Mon grand-père poussa un soupir :

– Ils les tiraient au fusil et rapportaient les oreilles pour toucher la récompense. Trois dollars pour deux oreilles.

– Les oreilles ? Et si c'étaient des louveteaux, est-ce qu'ils les gardaient pour les apprivoiser ?

Quand mon grand-père riait, il restait presque silencieux et se contentait de secouer les épaules deux ou trois fois.

– Tu crois qu'un loup s'entendrait bien avec des chiens ?

Il y avait toujours de nombreux chiens à la ferme. Je ne pouvais m'imaginer l'endroit sans six ou sept chiens courant dans tous les sens. Parfois, l'un d'eux disparaissait, mais au bout de quelque temps, il en arrivait un autre qui le remplaçait.

– Ils auraient pu dresser les louveteaux pour en faire des chiens.

Mon grand-père passa ses bretelles sur ses épaules et se pencha pour enfiler ses chaussettes.

– Un loup n'est pas un chien, et il n'en deviendra jamais un, quelle que soit la manière dont tu le dresses.

Quand il eut fini de lacer ses chaussures, il se leva et posa l'une de ses grandes mains sur ma tête :

– Ils tuaient aussi les louveteaux, Annabelle. Probablement sans même y penser. Souviens-toi, cela ne t'a pas dérangée du tout que j'écrase ce petit serpent cuivré au printemps dernier.

Le corps du serpent avait gardé la marque de sa semelle, comme s'il avait été en argile.

– Les serpents cuivrés sont venimeux, c'est différent.
– Pas pour le serpent, non, ni pour le Dieu qui l'a créé, m'avait-il alors déclaré.

Remerciements

Nombreux sont ceux qui m'ont soutenue pendant que j'écrivais ce livre et à qui je souhaite témoigner ma gratitude. En tout premier lieu ma mère, Mimi McConnell, qui m'a merveilleusement raconté sa vie dans une ferme de l'ouest de la Pennsylvanie. Les membres de sa famille, et ce lieu, qui ont occupé une place si importante dans ma propre vie pendant de nombreuses années, m'ont permis de créer un cadre authentique pour mon roman. Richard Wolk, mon père, et Suzanne Wolk, ma sœur, ont été parmi mes premiers et mes plus fins lecteurs. Leur acuité et leurs encouragements m'ont été précieux. Ma sœur Cally a toujours été à mes côtés, ainsi que mon mari, Richard, et nos fils, Ryland et Cameron : leur perspicacité et leur soutien sans faille, tout particulièrement quand l'écriture absorbait mon temps et mon énergie, m'ont rendue meilleure.

Qu'il pleuve ou qu'il vente, les membres de mon groupe d'écrivains – les *Bass River Revisionists* – sont toujours prêts à m'aider, et je leur suis pour toujours reconnaissante de leurs conseils avisés et de leur affection, tout particulièrement envers Julie Lariviere et Maureen Leveroni, qui m'ont invitée à les rejoindre, et Deirdre Callanan, qui consacre autant de temps et de soin à son travail qu'au mien. J'ai la chance d'avoir un extraordinaire collègue en la personne de Robert Nash, un véritable ami qui sait combien j'apprécie le travail que nous faisons en commun tout en comprenant que l'écriture exige de moi du temps et de la concentration.

J'ai aussi une dette envers Dan Green, qui a été mon agent avant de se consacrer à la non-fiction. C'est un grand professionnel, tout comme le sont Jodi Raemer, mon agent chez Writers House, et Julie Strauss-Gabel, une éditrice exceptionnelle. Toute la famille de Penguin Young Readers s'est engagée avec passion et professionnalisme pour ce livre. Je n'aurais pu rêver d'une meilleure équipe. En tout dernier lieu, je suis reconnaissante à Annabelle de m'avoir menée jusqu'au cœur de la combe aux Loups et de m'avoir montré le chemin pour en revenir. J'aimerais être aussi courageuse qu'elle.

© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2018, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2018

ISBN 978-2-211-23877-9